

Démographie et différences

Colloque international de Montréal (7-10 juin 1988)



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

AIDELF

Insertion linguistique des immigrants au Québec et aux Etats-Unis d'Amérique

• Calvin VELTMAN

Université du Québec à Montréal, Canada

La structure de l'assimilation linguistique des minorités linguistiques dont les membres sont natifs du pays est relativement bien comprise par les démographes. Fonction de l'âge des individus, l'assimilation débute même avant l'entrée aux études alors que sa fin coïncide avec le départ des enfants du foyer parental.

Cependant, la plupart des minorités linguistiques n'évoluent pas en vase clos. L'arrivée de nouveaux immigrants apporte du renfort au groupe linguistique, tout comme leur intégration dans un groupe d'accueil prive le groupe d'éléments essentiels à sa survie. Il est donc impératif que le démographe tienne compte de l'insertion linguistique des immigrants pour bien cerner l'évolution du groupe, tant sur le plan de leurs caractéristiques linguistiques (unilinguisme, bilinguisme, transfert linguistique, abandon de la langue d'origine), que de la taille globale du groupe soumis à l'examen. L'estimation de la mobilité linguistique des immigrants présente d'autres avantages au niveau de la modélisation, notamment la mise en place de taux de fécondité différentiels selon la pratique linguistique ainsi que l'attribution aux enfants à naître d'une langue maternelle.

Nous avons élaboré dans notre étude du groupe franco-américain (Veltman, 1987) une approche méthodologique permettant le développement d'un échancier de la mobilité linguistique, que nous avons pleinement développé dans notre projet prévisionnel des effectifs hispanophones aux Etats-Unis (Veltman, sous presse). Depuis, cette méthodologie a été appliquée à l'étude des allophones montréalais (Veltman et Panneton, sous presse) et des allophones américains (Veltman, 1988). Ce texte résume notre analyse du processus de l'intégration linguistique des immigrants, ainsi que les différences observées entre les groupes hispano-américain, allophone montréalais et allophone américain.

Méthodologie

Les populations visées par notre analyse sont définies par leur langue maternelle (autre qu'une langue d'accueil) et par le lieu de naissance à l'étranger. En général, on fait l'hypothèse que personne dans ces groupes ne parlait une langue d'accueil avant son arrivée au pays, du moins comme langue d'usage⁽¹⁾. La pratique d'une langue nationale est donc conçue comme fonction de deux facteurs : l'âge de l'immigrant à son arrivée et sa durée de résidence dans le pays d'accueil. Ce premier facteur fait l'objet de notre analyse principale.

(1) Pour une discussion détaillée des hypothèses méthodologiques, voir Veltman, 1988a, chapitre 5.

La pratique linguistique de l'immigrant est divisée en quatre classes :

— *allophone unilingue* : la personne ne parle que sa langue maternelle comme langue d'usage;

— *allophone bilingue* : elle parle le plus souvent sa langue maternelle mais se sert régulièrement d'une langue d'accueil comme langue seconde;

— *langue d'accueil bilingue* : la personne parle normalement une langue d'accueil (anglais aux Etats-Unis, français ou anglais au Québec) mais continue à utiliser sa langue maternelle sur une base régulière;

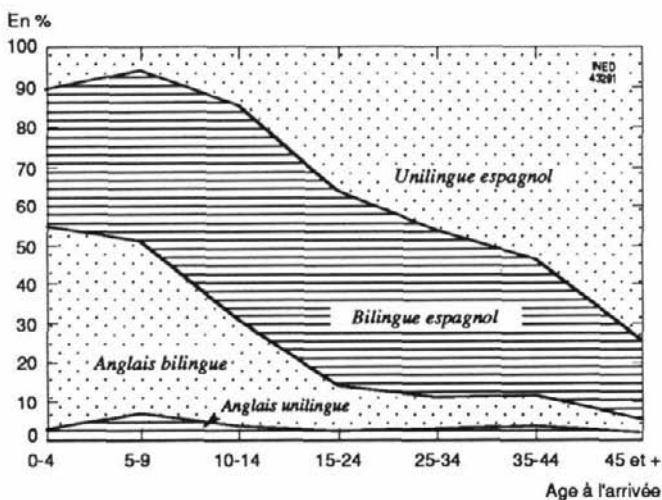
— *langue d'accueil unilingue* : elle ne parle plus sa langue maternelle dans la vie quotidienne.

Suivant cette logique, nous retrouvons à titre d'exemple, quatre sous-groupes linguistiques chez les Hispano-américains : espagnol unilingue, espagnol bilingue, anglais bilingue et anglais unilingue.

Résultats

Le graphique 1 présente la relation entre pratique linguistique et âge à l'arrivée pour tous les immigrants hispano-américains arrivés aux Etats-Unis de 1950 à 1976. Considérons tout d'abord l'incidence de l'unilinguisme anglais. Peu caractéristique du groupe hispano-américain, l'abandon de l'espagnol se retrouve surtout chez les immigrants qui étaient très jeunes au moment de leur arrivée au pays; l'incidence de l'unilinguisme anglais est très faible chez les immigrants âgés d'au moins 15 ans à cette époque.

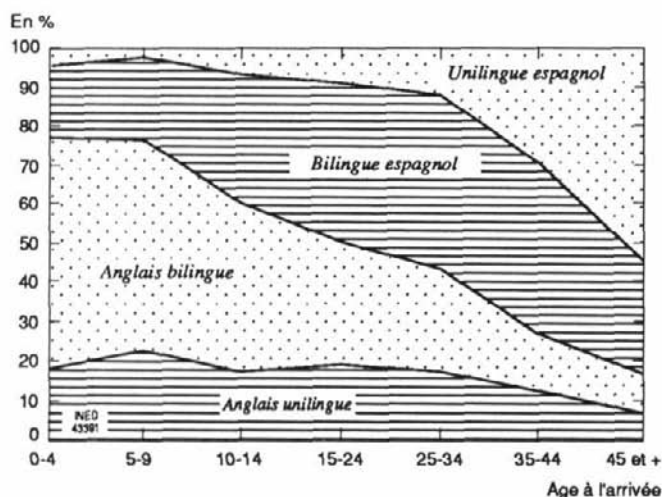
Il en va ainsi pour l'anglicisation en général (courbe du milieu). En fait, le taux global d'anglicisation oscille autour de 10 pour cent pour tous les groupes âgés de 15 ans et plus à l'arrivée au



Graphique 1.- Pratique linguistique des immigrants hispanophones, USA, 1976

ans et plus à l'arrivée au pays, sauf pour la cohorte la plus vieille. Dans ce dernier groupe, le niveau d'anglicisation est inférieur à 5 pour cent. Cependant, dans leur majorité, les plus jeunes immigrants sont anglicisés, ainsi qu'un quart de ceux qui avaient de 10 à 14 ans à leur arrivée aux Etats-Unis.

La régression quasi-linéaire de la courbe supérieure démontre le rapport général entre la pratique de l'anglais et l'âge à l'arrivée. Alors que tous les jeunes im-



Graphique 2.- Pratique linguistique des immigrants allophones, USA, 1976

forme. Non seulement les plus jeunes immigrants parlent tous anglais sur une base régulière, mais leur taux d'anglicisation est très important. Par contre, les immigrants les plus vieux parlent moins souvent anglais; ils conservent plus souvent leur langue maternelle comme langue principale d'usage.

Toutefois, les allophones diffèrent à deux égards du groupe hispanophone. D'une part, ils sont de loin plus portés à parler anglais et à faire de cette langue leur langue principale, sinon leur langue unique d'usage⁽³⁾. Ensuite, il n'y a pas d'inflexion dans les courbes à l'âge de 15 ans, ce qui rend le rapport entre âge à l'arrivée et déplacement linguistique plutôt linéaire. Cette différence s'explique fort probablement par le fait que les jeunes Hispano-américains de 15 ans recherchent plus souvent un travail, alors que les immigrants allophones sont encore très fréquemment à l'école⁽⁴⁾.

Faisant abstraction de la répartition des allophones entre les deux groupes d'accueil francophone et anglophone, le graphique 3 présente la pratique linguistique des allophones montréalais. L'allure générale du graphique ressemble fortement à celle des graphiques précédents, à cela près que le niveau de mobilité linguistique est généralement plus faible. Il semble donc que les immigrants montréalais conservent mieux leur langue d'origine que les immigrants américains, y compris les hispanophones. Néanmoins, le

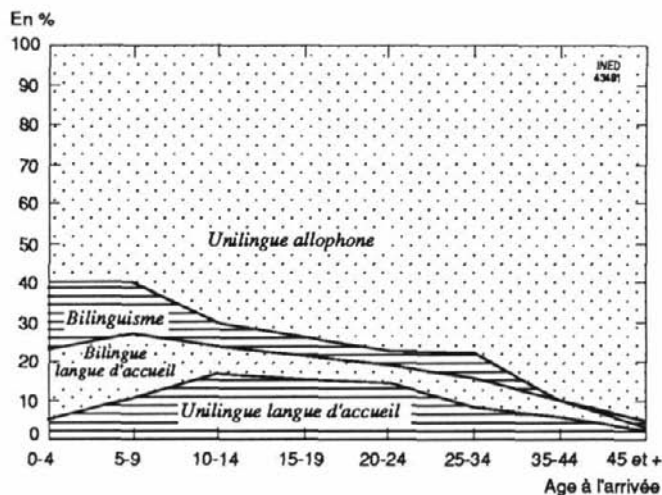
migrants parlent anglais, l'unilinguisme espagnol caractérise les immigrants âgés de 45 ans et plus au moment de leur installation aux États-Unis.

Le graphique 2 présente des chiffres similaires pour les immigrants allophones aux États-Unis⁽²⁾. Les courbes présentent en général la même allure que celles observées au graphique 1, ce qui appuie l'hypothèse voulant que l'âge à l'arrivée détermine l'ampleur de la mobilité linguistique ainsi que sa

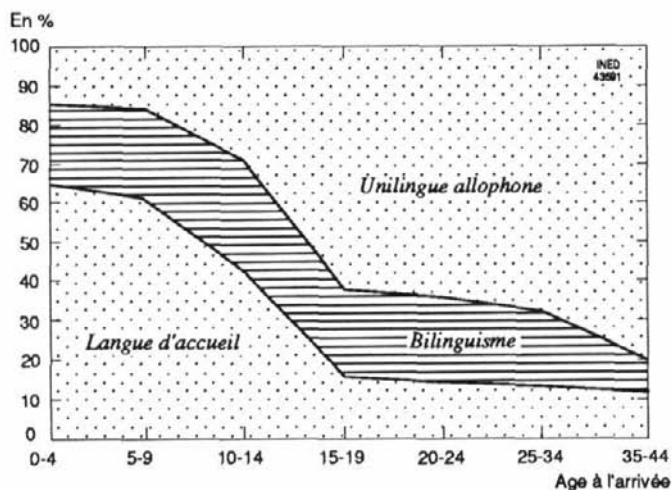
(2) Standardisé pour rendre comparable la période d'arrivée des groupes hispano-américain et allophone américain.

(3) C'est dire que les courbes tracées se situent plutôt vers la partie supérieure du graphique 2.

(4) On peut supposer que le contact avec la langue anglaise est plus important en milieu scolaire que sur le marché du travail. Rappelons que les jeunes Hispano-américains sont fortement sous-scolarisés et doivent donc rechercher des emplois en général sous-rémunérés, c'est-à-dire dans un milieu relativement à l'abri d'un apprentissage poussé de l'anglais.



Graphique 3.— Pratique linguistique des immigrants allophones, Montréal, 1984-1985



Graphique 4.— Langue d'amitié des immigrants allophones, Montréal, 1984-1985

taux d'abandon de la langue maternelle est plus élevé à Montréal que celui observé chez les Hispano-américains.

Deux autres aspects du graphique 3 méritent d'être signalés. D'abord, comme dans le cas des allophones américains, il n'y a pas de point d'inflexion dans les courbes à l'âge de 15 ans. Ensuite, le taux d'unilinguisme dans une langue d'accueil représente une partie très importante de la mobilité linguistique. Par rapport aux deux graphiques précédents, il s'agit d'un phénomène exceptionnel, un grand nombre d'immigrants américains adoptant une pratique allophone bilingue. Il semble plutôt qu'à Montréal, la langue d'accueil n'est généralement pas intégrée dans la pratique familiale, sauf si tous les membres du ménage sont en train d'opérer un transfert linguistique, phénomène qui reste relativement marginal.

Pourtant, cette image de la réalité montréalaise ne concorde pas très bien avec une autre définition de la pratique linguistique, soit la langue d'amitié. En fait, le graphique 4 fait état d'un niveau très élevé de l'abandon de la langue maternelle comme langue d'amitié chez les immigrants les plus jeunes à l'arrivée. On observe une inflexion des courbes similaire à celle constatée pour les Hispano-américains; les immigrants ayant plus de 15 ans au moment de leur arrivée conservent en très grand nombre leur langue maternelle comme langue unique d'amitié, alors que les immigrants plus jeunes à cette époque sont largement acquis aux langues d'accueil.

Malgré une différence très importante de définition des indicateurs⁽⁵⁾, le graphique 4 suggère que la mobilité linguistique à Montréal est peut-être plus élevée que ne le laisse croire le graphique précédent, surtout chez les immigrants les plus jeunes à l'arrivée. Toutefois, les deux graphiques concordent sur la pratique linguistique des immigrants les plus vieux : ils pratiquent, pour la plupart, un unilinguisme allophone qui se démarque nettement de la situation américaine.

Cheminement temporel

Le processus d'assimilation linguistique suit dans tous les cas un cheminement similaire dans le temps (Veltman, 1988, sous presse); Veltman et Panneton, 1987). L'apprentissage d'une langue d'accueil se fait dès l'arrivée au pays et progresse très rapidement pendant les 5 premières années de résidence. Après, le ralentissement est net. L'adoption d'une langue d'accueil comme langue couramment parlée, comme langue seconde ou comme langue principale, se réalise le plus souvent au bout de 10 ans à 15 ans de résidence. Seul l'abandon de la langue maternelle continue au-delà de 15 ans, le temps de se soustraire de façon définitive à un contexte social où la langue minoritaire est toujours parlée. Comme ce phénomène se limite aux immigrants les plus jeunes, l'unilinguisme semble bien coïncider avec leur départ du foyer paternel.

Modélisation

L'analyse du processus de la mobilité linguistique des trois groupes examinés dans ce texte révèle que l'âge de l'immigrant à son arrivée dans le pays d'accueil explique largement son cheminement linguistique. Il paraît même logique de suggérer que ce processus caractérise toutes les sociétés où les enfants d'immigrants suivent généralement un enseignement formel dans les établissements scolaires du pays d'accueil.

De la compréhension du phénomène de l'insertion linguistique à sa modélisation mathématique, il n'y a qu'une étape relativement simple à franchir. Il suffit de développer des coefficients mathématiques reflétant le cheminement temporel d'une cohorte de nouveaux immigrants. Evidemment, il faut tenir compte de quelques scénarios alternatifs du niveau et du type de mobilité linguistique attendus des immigrants, soit parce que le groupe s'intègre plus ou moins facilement, soit en raison des structures d'accueil mises en place par le pays hôte.

L'intégration du groupe allophone américain semblerait bien définir la limite supérieure de la mobilité linguistique attendue dans une société d'accueil. On peut retenir cette hypothèse lorsqu'un groupe d'immigrants présente une connaissance préalable de la langue d'accueil ou quand un groupe semble poursuivre une intégration linguistique très rapide.

Quant à l'estimation d'une limite inférieure de la mobilité linguistique, notre analyse ne fournit pas une évaluation non-ambiguë. On aurait tendance à penser que l'intégration linguistique observée pour le groupe hispano-américain pourrait marquer le seuil inférieur de la mobilité linguistique, étant donné la réputation très conservatrice

⁽⁵⁾ Ces deux images très différentes de la réalité montréalaise découlent directement des indicateurs choisis. Comme nous avons montré dans le cas des jeunes Portugais (1985), la langue d'usage a tendance, à plus long terme, à s'aligner sur la langue d'amitié.

de ce groupe quant à sa langue d'origine. En fait, le groupe allophone montréalais semble encore mieux conserver sa langue d'origine que le groupe hispano-américain, du moins quand on retient des indicateurs plus ou moins comparables.

Toutefois, selon l'indicateur de la langue d'amitié, les plus jeunes immigrants montréalais sont probablement encore plus acquis à une langue d'accueil que ne le laisse croire la langue d'usage. Un modèle tiré de l'expérience montréalaise, mais modifié pour augmenter la mobilité attendue chez les plus jeunes immigrants, semblerait donc mieux satisfaire le démographe en quête d'un palier minimal de mobilité linguistique. Fait intéressant à noter, une telle modification conduit à un résultat relativement proche de celui obtenu pour le groupe hispano-américain.

L'estimation des barèmes supérieur et inférieur de la mobilité linguistique permettra à l'analyste d'élaborer des perspectives de population immigrante selon des hypothèses «intégrationniste» (type allophone américain) et «rétentionniste» (type montréalais modifié). Un modèle normatif développera une matrice de mobilité linguistique qui se situe à mi-chemin entre ces deux extrêmes.

Quant à la situation précise d'une minorité linguistique dans un pays d'accueil, quelques principes généraux peuvent guider le choix des hypothèses. D'une part, il semble fort logique que la proximité linguistique d'une langue immigrante et d'une langue d'accueil favorise une hypothèse plutôt «intégrationniste», alors que l'éloignement linguistique conduit logiquement à une hypothèse «rétentionniste». De la même façon, un groupe linguistique fort uni par une culture et par une vie sociale axée sur la ségrégation institutionnelle suivra un modèle plutôt «rétentionniste», alors qu'il n'en ira pas ainsi pour un autre groupe qui ne manifeste pas ces traits.

D'autre part, les caractéristiques des jeunes immigrants âgés d'environ 15 à 19 ans détermineront le degré d'inflexion des courbes de mobilité linguistique. Dans la mesure où ces immigrants sont autonomes et intégrés au marché du travail, les courbes manifesteront l'inflexion constatée chez les Hispano-américains et allophones montréalais (selon la langue d'amitié). Par contre, la prédominance de jeunes immigrants arrivant avec leurs parents sera plus probablement associée à une stricte linéarité des courbes de mobilité linguistique, comme nous l'avons vu dans le cas des allophones américains.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] VELTMAN C. (1987) *L'avenir du français aux Etats-Unis*, Québec, Conseil de la langue française.
- [2] VELTMAN C. *The Future of the Spanish Language in the United States*, Washington, Hispanic Policy Development Project (sous presse).
- [3] VELTMAN C. (1988) «Modelling the Language Shift Process of Immigrants to the United States», communication présentée au XXIV^{ème} Colloque international de l'Association d'économétrie appliquée, Vérone, février 1988 (miméo).
- [4] VELTMAN C., PANNETON C. (1987) «L'insertion linguistique des immigrants allophones de la région métropolitaine de Montréal», texte préparé pour le Colloque international sur les tendances démographiques et l'insertion des immigrants dans les pays de la francophonie, Sommet du Québec, octobre 1987 (miméo).